



Les Agathopèdes et l'humour belge

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

À LA SEANCE MENSUELLE DU 3 OCTOBRE 2015

L'idée de canular, de mystification, de provocation amusante ou de plaisanterie irrévérencieuse est généralement associée en Belgique francophone, depuis les années 1980, à quelques joyeux drilles et des francs-tireurs comme Jan Bucquoy, Claude Semal, André Stas, Philippe Geluck, Jean-Luc Fonck, François Damiens ou Jean-Pierre Verheggen, candidat putatif déclaré au prix « Nobelge ». Sans oublier Noël Godin, alias l'Entarteur, alias Georges le Gloupier, dont chaque apparition publique est une tonitruante mise en scène, rappelant que le *personnage* est un fou de cinéma et lui-même réalisateur et acteur. « Le non-conformisme, écrivait Hannah Arendt, est la condition sine qua non de l'accomplissement intellectuel. » Je me demande jusqu'à quel point la phrase ne pourrait pas s'appliquer à Noël Godin et aux autres...

Si le formidable Michel de Ghelderode les avait connus, il les aurait sûrement appelés des « zwanzeurs », c'est-à-dire des turlupins ou des loustics, des gens qui font des « zwanzes » (des blagues) et qui aiment « zwanzer » (farcir). Dans sa *Petite histoire marginale de Belgique* (Maréchal, 1943), où tout un chapitre est consacré à la « zwanze » (il est intitulé « De la zwanze »), il raconte que celle-ci a eu son époque « classique », qu'il situe entre 1831 et 1870 et durant laquelle le pays a connu une « paix profonde », « l'âge d'or », dit-il, de « cette nation casanière, traditionnaliste, pateline, bambocheuse », de « cette Belgique qui nous apparaît maintenant comme un pays de cocagne, peuplée de gros et bons garçons, accordant peu à l'intellect et beaucoup à leurs aises ».

N'en médisons pas trop, ces bourgeois avaient leurs vertus, petites mais sûres.
Avant tout, celle du rire. Le même esprit frondeur qui avait poussé les Belges à se

révolter en 1830, demeurait ; et l'on peut affirmer que nos grands-pères cultivaient un nationalisme, un esprit de clocher farouches, hostiles qu'ils restaient à toute innovation, et très attachés aux traditions locales. N'ayant plus à berner un gouvernement étranger, français ou hollandais, [les Belges] s'en prenaient à leurs hommes du jour, aux vedettes, à eux-mêmes : chansons et caricatures abondèrent, d'autant que les luttes politiques du temps se firent violentes. Ainsi se formèrent des conciles de farceurs, étudiants impénitents, artistes et journalistes, qui entretenaient chez eux certain non-conformisme, certaine disposition anarchique : la bohème bourgeoise quoi !

Et d'enchaîner sur les Agathopèdes, auxquels, j'en suis sûr, Noël Godin se serait rallié sans la moindre réserve.

C'est à l'initiative de l'archiviste et académicien A. G. B. Schayes (qu'on orthographie parfois Schaeys) que la Société Pantechnique et Palingénésique des Agathopèdes a été fondée en septembre 1846, « à l'abri des mouchards, du bruit, de la musique et autres commodités », *Au Ballon*, un estaminet du quartier du Cantersteen, à Bruxelles. Elle tirait son nom du grec — Société des Bons Enfants —, mais les initiés savaient fort bien que ce nom dérivait de « agathos » et de « podos » – Société des Bons Pieds –, sous-entendu le cochon, leur emblème étant d'ailleurs le cochon associé au canard, leur mot de ralliement « amis comme cochons » et leur devise « tout pour un canard ».

Et voilà la raison pour laquelle les Agathopèdes étaient tous affublés de patronymes animaliers puisés dans le fameux *Roman de Renart* : Goupil le Renard, Tybert le Chat, Mouflart le Vautour, Jacquet l'Écureuil, Bernard l'Âne, Pantecroet la Loutre, Beaucent le Sanglier, Bruyant le Taureau, Brichemer le Cerf, Drouin le Moineau, Petitfouineur le Putois... Quant à leur chef, sa « Transcendance le Grand-Maître des Ordres de l'Huître d'or et du Porc d'Argent », il était baptisé le Pourceau. Comme de juste, le premier des Pourceaux a été A. G. B. Schayes, qui était désigné de ce fait, « gardien des vieux objets de l'État ».

Dès sa constitution, la Société des Agathopèdes s'était pourvue de statuts ultra secrets, de costumes et de signes distinctifs, qui parodiaient les rites maçonniques, et d'un Bureau des Platitudes et des Éphémorroïdes chargé de

calculer et de supputer « la compote agathopédique », « le nombre d'os rongés » (par les membres) « la sottise d'été et la sottise d'hiver » et « l'équivoque du printemps et l'équivoque de l'automne, calcul auquel vient se joindre celui de la procession des équivoques », grâce au tout nouveau et tout révolutionnaire Calendrier des douze Menstrues. Chacune d'entre elles ressortissait à la gastronomie : Raisinaire, Huitrimaire, Lièvreumaire, Boudinal, Canardinal, Fraisinal, Crépose, Jambonose, Truffose, Petitpoisidor, Cerisidor, Melonidor.

Ne devenait pas Agathopède qui voulait. Encore fallait-il que les récipiendaires eussent déposé leur candidature en bonne et due forme auprès du Pourceau et fussent capables de donner des réponses extrêmement argumentées à des questions de ce genre : « Quelle a été l'influence de l'astronomie sur la misère des Flandres ? », « Quel est l'auteur le plus relâché de la littérature française ? », Adoptez-vous l'opinion du professeur Moke [l'historien belge] qui attribue à l'influence des idées innées la forme des gaufres hollandaises et pourquoi ? », « Pourquoi l'Escaut passe-t-il à Tournai ? », « Faites l'histoire des lois urinaires depuis les temps fabuleux ou héroïques jusqu'à l'édilité de M. Everard Goffin, ancien conseiller communal de Bruxelles. Subsidièrement et incidemment quel est votre avis sur la continence ou l'incontinence de Scipion l'Algérien ? » Ou encore cet exercice d'une complexité rare : « Faites l'histoire de la pédérastie au point de vue humanitaire, citez les textes hébraïques, grecs et latins à l'appui de la thèse. Développez les progrès de cette science dans les temps modernes et démontrez son influence sur la propagation du socialisme. »

De loin en loin, il leur arrivait de recevoir des hôtes de marque. Le plus célèbre reste sans conteste Alexandre Dumas, qui avait choisi, le 10 décembre 1851, de s'exiler à Bruxelles, après avoir été menacé de prise de corps en France, à la suite d'un jugement le déclarant en état de faillite. Sa réception, le 15 janvier 1852, a fait date dans les annales de la Société qui, à titre exceptionnel, ne l'avait nullement contraint à prendre un nom d'animal tiré du *Roman du Renart* et à répondre à une question agathopédique très ardue. La veille, Alexandre Dumas avait adressé à A. G. B. Schayes un billet de remerciement :

[...] C'est avec le plus grand bonheur que je me trouverai avec d'aussi aimables animaux que vous paraissez être. Je ne crains qu'une seule chose, c'est de ne pas être à la hauteur, mais on m'a toujours dit que j'étais une nature éducable et je

compte sur l'exemple pour me perfectionner. J'aurai donc l'honneur de me présenter demain à votre ménagerie, affectant les dehors de l'homme en marchant sur mes deux pattes de derrière, mais ce ne sera, croyez le bien, que vous vous offrir de grand cœur mes deux pattes de devant.

Il allait, paré du pseudonyme de Pyrope l'Escarboucle, allusion à ses origines créoles, éblouir l'assistance entière...

Les nombreux jeux et les canulars auxquels se livrait la ménagerie agathopédique, ses agapes gourmandes, pantagruéliques et cocasses, ses fêtes bruyantes et joyeuses, d'abord dans des cafés et des restaurants du centre de la ville, puis bientôt dans ses propres locaux, 10 galerie de la Reine et ensuite 8 Villa Hermosa, à deux pas de la place Royale, ont tour à tour, et des années durant, amusé, diverti, déconcerté, dérangé ou scandalisé les Bruxellois. Mais ce que la ménagerie a fait de mieux, me semble-t-il, son grand titre de gloire pour ainsi dire, ce sont ses diverses publications. L'une des plus remarquables est l'*Annuaire agathopédique et saucial* publié anonymement chez Labroue et C^{ie}, rue de la Fourche à Bruxelles, en 1849, et illustré d'une stupéfiante gravure paillardes de Louis Huard, où l'on voit un énorme cochon portant un tablier et tenant un couteau et fourchette entre les pattes avant, deux jeunes femmes alanguies assises sur un tonneau et, juste devant, un homme ivre mort, affalé les jambes écartées sur le sol.

Tout indique que le principal collaborateur de l'*Annuaire* était Renier Hubert Ghislain Chalon (ou Châlon, selon certaines sources), auteur de plusieurs ouvrages agathopédiques, qui restent des modèles de mystifications littéraires. Né en 1802 et décédé en 1889, il a été un des tout premiers membres de la mémorable Société, sous le pseudonyme de Goupil le Renard et avec la charge d'en être le « vétérinaire », tâche très importante consistant à aller rendre visite aux Agathopèdes malades, ou qui prétendaient l'être, pour s'assurer qu'ils l'étaient bel et bien et qu'ils avaient donc un motif sérieux pour ne pas participer aux réunions. René Chalon était, au vrai, une grosse tête, et même un gros cumulard, vu qu'il était archéologue, bibliophile, numismate, spécialiste en sphragistique (la science des sceaux et des cachets), écrivain (il est l'auteur des *Seigneurs de Florennes*, savant ouvrage sur les sceaux et les monnaies des comtes), membre de l'Académie

royale de Belgique, président de la Commission des monuments et conservateur en chef de la Bibliothèque royale.

Une des grandes mystifications littéraires de Renier Chalon est signé J. F. Boussard et s'intitule *Les Leçons de Pierre-Paul Rubens*, sous-titré « ou fragments épistolaires sur la religion, la peinture et la politique, extraits d'une correspondance inédite, en langues latine et italienne, entre ce grand artiste et Ch. Rég. d'Ursel, abbé de Gembloux » — une mystification « si crédible et si bien faite qu'elle passe encore aujourd'hui parfaitement inaperçue ». Étant donné que cette édition date de 1838, je la qualifierais de pré-agathopédique. Dois-je préciser que les fragments épistolaires qu'elle contient sont apocryphes et que l'abbé Charles Réginald d'Ursel n'a jamais existé ?

Douze ans plus tard, Renier Chalon devait frapper encore plus fort en publiant à Mons le *Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres provenant de la bibliothèque de feu M. le comte J.-N.-A. de Fortsas* — collection extraordinaire, qui était proposée à la vente à Binche, le 10 août 1840, en l'étude de M^c Mourlon, rue de l'Église. Dans la notice biographique, on peut lire que le comte de Fortsas « n'admettait sur ses tablettes que des ouvrages inconnus à tous les bibliographes et catalogistes [...], expulsant impitoyablement de ses rayons des volumes payés au poids de l'or, des volumes qui eussent été l'orgueil des amateurs les plus exigeants, sitôt qu'il apprenait qu'un ouvrage, jusqu'alors inconnu, avait été signalé dans quelque catalogue ». En réalité, quarante-neuf des cinquante-deux pièces décrites étaient imaginaires. Tout comme le comte de Fortsas, créature que Renier Chalon avait inventée pour la circonstance, à l'instar de l'abbé Charles Réginald d'Ursel.

Décrivant en 2001 une réédition de ce *Catalogue*, le libraire Pierre Saunier précise :

Quel ne fut pas l'émoi des grands bibliophiles, érudits, savants et libraires d'Europe devant tant d'alléchants trésors, d'autant que son facétieux et habile instigateur avait pris soin de viser, dans ses notices à clefs, chacun d'eux selon leurs travaux, leurs centres d'intérêts et leurs manies respectives. Les ordres et les commissions affluèrent, le conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles obtint même un crédit exceptionnel, de hautes personnalités annoncèrent leur venue à Binche, des mandataires et des collectionneurs s'y pressaient déjà...

Devant un tel succès, mieux valait opérer une retraite prudente. Huit jours avant la vente promise à une éclatante réussite, MM. les amateurs se virent informés que la précieuse bibliothèque avait été acquise par la ville de Binche pour sa bibliothèque municipale...

Pour sa part, Michel de Ghelderode, toujours prompt à remodeler les personnages et les faits de l'Histoire, a donné de cette étonnante supercherie agathopédique une conclusion différente : « Les bibliophiles de l'Europe entière débarquèrent le jour du carnaval à Binche, où ils furent accueillis par les Gilles, et apprirent que le comte de Fortsas, dont on allait disperser la prodigieuse bibliothèque, n'avait jamais existé ! » La version du dramaturge, évidemment, est romancée, puisque la dispersion de la collection du comte de Fortsas avait été annoncée pour le 10 août, au cœur de l'été, et que le carnaval de Binche commence le Mardi-Gras, soit le jour précédant le mercredi des Cendres, qui marque, chaque année, le début du Carême.

Renier Chalon n'a pas été le seul des Agathopèdes à avoir publié des livres. Parmi ses pairs, figure aussi Henri-Florent Delmotte, né à Mons en 1798 et mort dans la même ville en 1836, après avoir successivement été bibliothécaire, greffier des États de la province du Hainaut, garde des Archives de l'État et commissaire d'arrondissement à Nivelles puis à Tournai (le peintre bruxellois Jean-Baptiste Madou a exécuté son portrait). Il avait droit au pseudonyme de Tybert le Chat. On lui doit *Mes pensées ou Petites Idées d'un cerveau étroit* (1819), *Scènes populaires montoises* (1834) et, surtout, *Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay Roux et la Palingénésie australe*, signé « Tricadé-Nafé-Théobrôme de Kaout't'Chouk, gentilhomme breton et sous-aide à l'établissement des Clyso-Pompes », un ouvrage pré-agathopédique, lui aussi, étant donné qu'il a été édité à Mons en 1835 et qu'il narre, il va sans dire, un périple imaginaire et invraisemblable, à bord d'un improbable navire baptisé *La Calembredaine*. Une des îles visitées s'appelle l'île de la Civilisation, où on ne plaisante avec les lois et les citoyens. Chaque ministre porte ainsi un nœud coulant autour du cou afin que tout électeur ait la possibilité de l'étrangler en cas d'abus de pouvoir. Quant aux parlementaires, ils sont tous sourds et muets, de telle sorte qu'il n'y a jamais de discussions oiseuses et stériles, lorsqu'ils se réunissent.

Autre écrivain de la Société Pantechnique et Palingénésique des Agathopèdes : Guillaume Marie Antoine Gensse (1801-1864), lequel avait, paraît-il, un « esprit vif et enjoué », capable de saisir « d'instinct les rapports burlesques de deux idées ». Il est l'auteur d'un long poème, *Le Dîner gastronomique* (1856), et de plaquettes farfelues et irrespectueuses d'une rareté insigne, qu'on a réunies en 1867, à Bruxelles, sous le titre *Œuvres philosophiques, médicales, posthumes, humanitaires et complètes du Docteur Cloetboom* (le pseudonyme animalier de Guillaume Gensse était Cloetboom le Mulet). Ce volume contient notamment une dissertation, dont le titre à lui seul est une invitation à la franche rigolade : *Aperçu iconoclastique sur les différents procédés employés dans la fabrication de l'huile de cailloux, et manière de se servir de cette substance métallurgique dans la guérison des affections cutanées du pibus*, un « incroyable feu d'artifice verbal abusant de termes médicaux, scientifiques, techniques et poétiques, enchevêtrées dans un discours parodiant les communications et les démonstrations des colloques des sociétés savantes » (Pierre Saunier).

Des personnalités belges très connues ont été en leur temps des Agathopèdes : le sculpteur Eugène Simonis, le général et ministre de la Guerre Bruno Renard (il a été officiellement chargé, en tant que quatrième Grand-Maître de la Société, de remettre au roi Léopold 1^{er}, dont il était l'aide camp, un exemplaire de *l'Annuaire agathopédique et saucial*), l'avocat et homme politique Auguste Orts, les peintres Félix Bovie, Jean-François Portaels, Louis Verwee et François Stroobant, le mathématicien Lambert Quételet, l'imprimeur Henri Joseph Hoyois, les architectes Alphonse Balat et Constant Serrure, le graveur et aquafortiste Félicien Rops, le poète André Van Hasselt, le romancier Charles De Coster, et j'en passe... En somme, le gratin, ou presque, du pays à l'époque. Et des personnalités qui, de nos jours, sont pour la plupart des noms de rues familiers à tous les Belges.

*

En 1953, paraissait chez Hachette, sous la direction de Pierre Daninos, un volume intitulé *Le Tour du monde du rire*. Il contient une trentaine de chapitres, chacun dévolu à un pays ou à une région, étant entendu qu'on ne rit pas partout des

mêmes choses, que des anecdotes et des situations « font moins rire les hommes au sud du tropique du Cancer qu’au nord » et qu’existe « un stock considérable de bons mots qui ne passeront jamais la Manche, et d’autres qui ne franchiront jamais la Méditerranée ». Encore que pour établir une géographie du rire, il faudrait, comme l’a écrit Marcel Pagnol, non seulement « définir avec précision ce phénomène spécifiquement humain, en connaître les causes, en étudier les effets », mais en outre examiner ses variations et son évolution à travers les siècles, « selon les peuples et les climats ».

Je me suis bien marré en lisant le petit chapitre de ce livre sur le rire chez les Belges, signé Pierre et Renée Gosset, un couple d’auteurs très actifs dans les années 1950, 1960 et 1970, mais pas du tout parce que ce chapitre est drôle : seulement parce qu’il constitue un incroyable tissu d’âneries, de lieux communs, de préjugés stupides et d’ignorance inexcusable. Dès la première phrase, le ton est donné : « Le rire se porte gras en Belgique. » Puis, quelques lignes plus loin : « [...] on rit gras. S’il fallait, comme un cocktail, reconstituer le dosage des composants qui font le comique chez nos bons voisins et amis, ce ne seraient ni le piment, ni le *spumante*, ni le fiel (Dieu merci !), ni le *bitter* qui en feraient le fond, mais bien une étonnante proportion d’éléments scatologiques. » Et ces deux pitres d’affirmer que le Belge est « rigoureusement imperméable au loufoque — et autres branquignols, farfelus et dugudus », ce qui est « rigoureusement » faux et ce qui montre bien ce couple d’auteurs a ignoré l’existence des Agathopèdes au XIX^e siècle et celle de surréalistes comme Achille Chavée, Louis Scutenaire et, surtout, Marcel Mariën, coutumier de farces et attrapes, contrefacteur notoire et imposteur impénitent.

En 1969, dans l’avant-propos de son ouvrage *L’Humour des Belges* (Denoël), le dénommé Adam, déjà auteur d’un opus similaire sur l’humour juif, admettait qu’en France, on se représentait volontiers le Belge bon vivant, « ne riant que d’histoires épaisses » et « scabreuses ». Mais il enchaînait aussitôt sur ces mots : « Et pourtant cette communauté vivant dans un espace restreint a secrété au fil des siècles des formes d’humour parfaitement authentiques, différentes selon les régions, qui témoignent de toutes les nuances d’esprit, de toutes les qualités de sensibilité dont un peuple puisse être fier. » L’ouvrage en lui-même ne vaut pas tripette : des blagues consternantes, émaillées de belgicisms et de localismes

douteux, où apparaissent des Belges caricaturés à l'extrême, qui s'appellent — forcément — Jef ou Jejke, Louisje ou Flupke, Léon ou Mimile, Van de Putte ou Beulemans... Difficile de faire plus crétin.

Encore que l'anthologie *Sois belge et tais-toi* de l'improbable et mystérieux Van der Boute-en-Train, paru chez Garnier (l'éditeur des classiques !) en 1978, le soit tout autant, sinon davantage, avec des blagues à la Coluche du genre : « Un Belge a mis le feu à sa voiture. Il voulait avoir des vitres fumées... » « Un Belge a voulu peindre au pistolet. Il y a eu dix morts. » « Depuis qu'il s'est fait poser une dent en or, un Belge dormait dans un coffre-fort. » « Quand un Belge achète une chemise neuve, il fait recoudre les boutons car il croit que ce sont des trous. » « Les Belges pensent qu'on enterre les morts afin qu'ils repoussent. » À quoi reconnaît-on une échelle belge ? Sur le dernier barreau, il y a écrit " Stop ". » « On dit que les Belges sont intelligents. Le secret est bien gardé. » Savez-vous la différence entre les Belges et le mazout ? Aucune, les deux polluent chaque été les plages françaises. » Et ainsi de suite !

*

Peut-on, sinon définir, du moins circonscrire l'humour belge, l'humour des Belges en général et l'humour des Flamands, des Wallons et des Bruxellois en particulier ? À l'instar de l'humour juif et de l'humour écossais avec lesquels il a des traits communs, il possède ses invariants. C'est, d'abord et avant tout, celui d'un petit pays et qui a conscience de l'être — un État qui, parce qu'il est petit, parce que sa souveraineté est liée aux avatars de l'histoire de l'Europe occidentale, est parvenu à fourbir ses propres armes. Dont deux qu'il maîtrise avec beaucoup de brio : l'absurde et la dérision. Laquelle va parfois jusqu'à l'autodérision, le Belge ayant une grande faculté pour se regarder dans le blanc des yeux, mettre le doigt sur ses travers et se moquer gentiment, presque naïvement, de lui-même (James Ensor en est un remarquable exemple). En quoi, il y a bel et bien un humour belge, mais un humour dont la spécificité n'est réellement apparue que depuis la fin des années 1960, c'est-à-dire depuis que la petite Belgique a été remodelée, s'est régionalisée et s'est communautarisée. Au fond, et la chose s'apparente sans doute à un paradoxe, les diverses révisions constitutionnelles ont créé un climat

propice à l'éclosion d'un humour de plus en plus décalé, de plus en plus absurde et, partant, de plus en plus caractéristique.

Je vois ainsi une différence entre l'humour des humoristes belges francophones nés avant la Seconde Guerre mondiale et celui des générations plus récentes, entre des humoristes comme Jean d'Osta, alias Fred Kazak, Virgile, alias Léon Crabbé ou Stéphane Steeman, alias Madame Gertrude, et des humoristes — j'en ai déjà cité plusieurs au début de ma communication — comme Albert Cougnet, alias Alain Soreil, Jean-Luc Fonck, alias Sttella¹, François Pirette, alias Thierry Van Cauberg ou Philippe Geluck, alias Le Chat et du Docteur G.

Et je pourrais ajouter ici les noms, avec ou sans alias, de Jan Bucquoy, Picha (Jean-Paul Walravens), Frédéric Jannin, Stefan Liberski, Claude Semal, André Lamy, Pierre Kroll, Yolande Moreau, Benoît Poelvoorde², les Frères Taloche (Bruno et Vincent Counard), François Damiens³, Virginie Hocq, Stéphane De Groodt, l'auteur de *Voyage en Absurdie* (2013) et de *Retour en Absurdie* (2014) — deux best-sellers, que certaines personnes trouvent « complètement nuls » —, Bruno Coppens, Zidani, Gilles Dal (auteur, en 2013, de *Comment devenir belge en 10 leçons*), Jérôme de Warzée (Jérôme Lemaire), Nawell Madini...

Dans son livre *Geluck se lâche* publié en 2009 (Casterman), recueil de « textes et dessins impolis », l'inventeur du Chat et du Docteur G a donné sa profession de foi d'humoriste.

Faire poiler ses contemporains demande un renoncement de soi de tous les instants. Découvrir à froid, le matin, que le point commun entre un robot et une sauce napolitaine est qu'ils sont tous les deux automates, nécessite un mental d'acier. [...] L'aspirant plaisantin doit être capable de rire de tout, même des sujets qui ne font rire personne. Le postulant pince-sans-rire ne peut pas craquer face une vraie tête de lard à je-te-tiens-tu-me-tiens-par-la-barbichette. Le candidat amuseur exhamera la drôlerie de chaque mot, de chaque objet, de chaque

¹ Certains de ses livres comme *Histoires à délire debout* (2003), *Nouvelles histoires à délire debout* (2004) ou *Histoires allumées* (2010) sont fort drôles.

² On peut songer à ses sketches télévisuels autour du personnage de Monsieur Manatane.

³ Certaines de ses caméras cachées mettant en scène le culotté François l'Embrouille sont désopilantes.

sentiment. Dieu a créé toute chose, le bouffon doit s’amuser de chacune d’entre elles.

Dans cette optique, surenchérit Philippe Geluck, il importe d’envoyer le raffinement au diable et de se lâcher sans la moindre retenue !

Le lâchage intégral : ce pourrait être la principale propriété de l’humour belge, de l’humour belge *new look*, de l’humour belge de la Belgique postunitaire.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Baptiste Baronian, *Les Agathopèdes et l’humour belge* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlfb.be>